NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

58 Nº 5 1931

Saint Robert Bellarmin et les principaux courants théologiques de son temps

André HAYEN (s.j.)

p. 385 - 396

https://www.nrt.be/it/articoli/saint-robert-bellarmin-et-les-principaux-courants-theologiques-de-son-temps-3395

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Saint Robert Bellarmin

et les principaux courants théologiques de son temps

Œuvre de circonstance au meilleur sens du terme, les *Controverses* de saint Robert Bellarmin exercèrent, dès leur apparition, une influence profonde et durable. Rééditées une trentaine de fois du vivant même de leur auteur, elles restèrent encore longtemps après sa mort l' « arsenal » le mieux fourni des apologistes catholiques et la cible d'innombrables attaques protestantes. Leur plus grand mérite est un mérite d'adaptation et d'exposition claire et synthétique. Malgré la bonne volonté et la science, souvent fort étendue, de leurs auteurs, les *Enchiridia locorum communium* et les autres livres de polémique n'avaient pu jusqu'alors satisfaire les multiples exigences de ce genre théologique nouveau. Pour la première fois, les *Controverses de la foi* y répondirent pleinement.

Pour réussir dans cette entreprise qu'on eût pu croire sur-

N. de la R. — Béatifié par Sa Sainteté Pie XI le 13 mai 1923, Robert Bellarmin fut canonisé le 29 juin dernier. L'année de sa canonisation ne pouvait s'achever sans que la *Nouvelle Revue Théologique* consacrât quelques pages au grand théologien dont la mémoire illustre à la fois le scolasticat de la Compagnie de Jésus à Louvain, où il inaugura sa glorieuse carrière, et l'université catholique dont il fut toujours l'ami fidèle.

Saint Robert Bellarmin naquit à Montepulciano, en Italie, le 4 octobre 1542; il entra dans la Compagnie de Jésus le 21 septembre 1560. Envoyé à Louvain

humaine, pour tirer profit des travaux encore imparfaits qui d'avance avaient facilité sa tâche et qu'il ne pouvait d'ailleurs ignorer, pour construire une véritable somme de controverse, le génie souple et compréhensif de Bellarmin dut s'initier à l'abondante littérature théologique que répandait alors l'imprimerie, pénétrer la mentalité de son époque, discerner, dans le mouvement théologique d'alors, malgré l'effervescence et le trouble causés par la Renaissance et par la Réforme, les courants principaux où s'annonçait l'avenir, au moins l'avenir immédiat, puis s'accommoder à cette mentalité et diriger ces courants, les modérer parfois, et parfois les devancer. Grâce à cet immense effort, il sut rassembler dans ses quatre in-folio un exposé de la doctrine catholique de l'Église, des sacrements, de la grâce et de la justification, remarquablement moderne en son temps, et si imposant de science et d'érudition que des réformés refusèrent de croire que ce fût là l'œuvre d'un seul homme (1).

Il serait donc impossible d'apprécier à sa juste valeur cette œuvre qui connut un succès unique au XVIe siècle et dans toute l'histoire de la théologie moderne, sans se rappeler d'abord le milieu intellectuel où vécut Bellarmin, où il se forma, et où son

en 1569 pour y prêcher et y terminer ses études théologiques, il reçut à Gand, le 25 mars 1570, l'ordination sacerdotale. Après six années de prédication latine aux étudiants, en l'église Saint-Michel et d'enseignement de la théologie au scolasticat de la Compagnie, il fut nommé professeur au Collège romain et y fit, le 26 novembre 1576, la leçon inaugurale de son cours de controverse qui dura onze ans. A la mort du cardinal Tolet, le pape Clément VIII choisit Bellarmin comme théologien et lui conféra, le 3 mars 1599, la pourpre cardinalice. En 1602, les controverses *De Auxiliis* le firent écarter de Rome par ce même pontife, qui le nomma à l'archevêché de Capoue. Après trois ans, Paul V, dès son avènement, le rappela auprès de lui. Le saint cardinal mourut le 17 septembre 1621, au noviciat de S. André.

Les six années que Bellarmin passa dans notre pays font époque dans sa vie. C'est chez nous qu'il prit contact avec l'hérésie, qu'il acquit ce trésor d'érudition qui étonnait ses contemporains, et qu'il s'exerça à l'art difficile de la controverse où il était passé maître dès 1576, année où ses supérieurs le rappelèrent en Italie.

(1) Sur l'accueil réservé par les protestants aux *Controverses de la foi*, on consultera avec intérêt la suggestive étude du R. P. F.-X. JANSEN : *Le bienheureux Bellarmin et la controverse avec les protestants*, *N. R. Th.* 1923, t. 50, pp. 393-407.

œuvre fut accueillie avec tant de faveur. Décrire à grands traits ce milieu et ses aspects les plus caractéristiques, tel est le but de la présente étude.

Le XVIe siècle théologique, à son début, est un siècle de décadence, mais il devient bientôt un siècle de renouveau. Siècle de décadence d'abord, car la scolastique, gangrenée par le nominalisme, menacée de mort par la diffusion de l'esprit protestant, est déchue de son ancienne splendeur. Mais bientôt siècle de renouveau, car le dominicain François de Vittoria restaure la dogmatique à Salamanque, car l'humanisme préside à la naissance de la théologie positive, car l'effort vigoureux de défense contre l'hérésie fait surgir la controverse.

I

Il est surprenant de voir combien fut grand, du XIVe au XVIe s., le succès de la philosophie occamiste. Sous son influence dissolvante, la métaphysique disparaît. Ce qui survit et prospère sous son nom n'est guère autre chose qu'une logique mineure perfectionnée. En dehors de certaines écoles, l'immense majorité des scolastiques préfère bientôt au réalisme vigoureux des grands docteurs du XIIIe siècle, les théories du *Venerabilis Inceptor*, qui briseront sans tarder la synthèse de saint Thomas. Tel, vers 1500, le philosophe parisien Jacques Almain; tel le chancelier d'Ingolstadt, Jean Eck, l'un des plus vaillants défenseurs du catholicisme aux premiers temps de la Réforme; tel encore Nicolas Herborn, dont l'*Enchiridion*, publié en 1529, révèle parfois une intelligence fort superficielle des réalités divines de la foi. La morale est séparée du dogme; dissociés à leur tour, les éléments du dogme perdent le sens profond qu'ils puisaient jadis dans l'unité vivante de la doctrine chrétienne; seul les relie encore le ciment friable de quelques formules artificielles, inventions subtiles de théologiens verbeux, habiles dialecticiens autant que penseurs médiocres. Les docteurs discutent, bavardent, plus qu'ils ne réfléchissent. Ne voyons-nous pas

Jean Eck lui-même aller de ville en ville provoquer à de brillantes joutes dialectiques ses collègues de Cologne, Heidelberg, Fribourg, Mayence, Tubingue, Bâle, Bologne et Vienne!

Ces succès étonnants du nominalisme, auquel l'antique Sorbonne ne semble guère avoir offert plus de résistance que les jeunes universités allemandes, ne furent pas médiocrement favorisés par l'extension, à côté de la théologie routinière d'alors, des études juridiques, par la réaction que provoqua parfois leur esprit dogmatique, et surtout par l'habitude de considérer les choses de l'extérieur, due à l'application maladroite de leurs méthodes, plus soucieuses, nécessairement, de clarté que de profondeur. Parmi les sciences ecclésiastiques, le droit canonique prit, à cette époque, une importance excessive : il menait presque infailliblement aux honneurs, et tous les théologiens qui entendaient faire carrière devenaient canonistes. Quarante ans avant Bellarmin qui la déplorait encore, Jean Eck constatait cette fâcheuse situation lorsqu'il écrivait au prévôt du chapitre de Wurzbourg : « Puisque vous voilà haut dignitaire dans l'Église, je désire vous amorcer d'appâts si alléchants que vous abandonniez l'étude lucrative du droit pour vous consacrer tout entier à la théologie » (1).

Luther avait bien vu le mal dont souffrait la théologie de son temps, et prétendait sans doute le guérir, lorsque, le 9 mai 1518, un an après l'éclat de Wittemberg, il envoyait à ses anciens professeurs cette déclaration, certes peu nuancée : « Pour ma part, je crois tout simplement impossible de réformer l'Église, si l'on ne supprime radicalement les décrétales canoniques, la théologie scolastique, la philosophie, la logique, au moins sous leur forme actuelle, pour établir à leur place de nouvelles disciplines » (2).

Malgré l'impétueux génie du grand hérésiarque, malgré la souplesse d'esprit de Mélanchton, l'immense érudition de

(1) *Epistola de ratione studiorum suorum*, 2 février 1538. Corpus Catholicorum, Fasc. 2, p. 39.

(2) Cité par J. Janssen dans *l'Allemagne et la Réforme*, Trad. E. Paris, t. II, p. 84, note.

Chemnitz, la violence de Zwingle, la logique rigide de Calvin, ni à Wittemberg, ni à Genève, le désir de Luther ne devait se réaliser.

La théologie protestante a gardé la marque du temps où elle est née. Elle apparut en un siècle de désordre et de relâchement, après le grand schisme d'Occident, après Wiclef et Jean Huss, après le Concile de Constance qui, en 1414, consacra la théorie de la suprématie conciliaire. Cependant, la tendance qui la caractérise plus profondément encore que la négation de l'Église, c'est, accentuée par l'esprit de libre examen qu'elle hérita de l'humanisme païen, une fidélité implacablement logique aux principes nominalistes de la scolastique décadente : conceptualisme agnostique et adogmatisme critique. Luther ne connaissait pas le thomisme. Formé théologiquement par les seuls *doctores moderni*, c'est-à-dire les occamistes, il apprit chez eux ce scepticisme qui leur faisait critiquer à peu près toutes les preuves du dogme pour ne plus s'appuyer que sur l'autorité de l'Église. Le jour où, poussé par son intérêt et son orgueil révolté, il rejettera la primauté romaine déjà contestée par Occam, aucun obstacle n'empêchera plus de se développer les germes dissolvants de son scepticisme théologique. En lui, comme en Calvin, l'ancêtre de la philosophie moderne trouva un disciple plus fidèle que Jean Eck et les autres théologiens catholiques.

Harnack se sentait fort loin de Luther quand il écrivait : « A la périphérie et même dans certaines parties profondes de son être, Luther est un phénomène vieux-catholique et médiéval » (1).

Par d'autres aspects, les plus profonds, de sa mentalité, ce médiéval qui enseigne le salut par la foi et l'interprétation individuelle de l'Écriture, est-il moins proche pourtant du grand historien rationaliste que l'*Institution chrétienne* de Calvin et son austère religion spirituelle ne le sont de l'expérience religieuse et du libéralisme d'Auguste Sabatier ?

(1) *Dogmengeschichte*, 4e éd., t. III, p. 811. Cité dans *Christus*, p. 887.

II

Malgré ses prétentions réformatrices, la théologie protestante dégénère bientôt en une pure philosophie religieuse. La théologie catholique, au contraire, entre dans une période de renouveau, d'ailleurs fortement marquée à l'empreinte de ce temps d'humanisme et de lutte contre l'hérésie. On y peut distinguer trois courants principaux : la restauration de la dogmatique, l'essor vigoureux de la théologie positive, et l'apparition de la controverse.

Bellarmin, esprit « accommodé à toute science », ne resta pas étranger à ces trois mouvements. Parmi les théologiens scolastiques de son temps, il tient un rang fort honorable. Si l'on excepte le dominicain Pierre De Visscher qui, vers 1500, expliquait brillamment saint Thomas au *Studium generale* de son Ordre, ne fut-il pas à Louvain le premier commentateur de la *Somme théologique ?* Il introduisit même l'étude du Docteur angélique au Collège anglais de Douai où l'on prit son commentaire comme *liber textus*.

C'est à un frère-prêcheur d'Espagne, cependant, que revient la gloire d'avoir inauguré cette restauration de la scolastique qui bientôt s'étendit à l'Europe entière. François de Vitoria, initié par le bruxellois Pierre Crockaert à l'étude de saint Thomas, et nommé en 1526 professeur à Salamanque, y avait pris pour base de son enseignement la *Somme théologique*, tout en accordant une large part à la positive. Il forma de glorieux disciples : Dominique Soto qui fut plutôt son collègue que son élève, et surtout Melchior Cano, esprit indépendant, comme il le déclare lui-même, ouvert aux influences humanistes, mais pourtant fidèle aux idées de son maître. Les *Loci theologici*, œuvre posthume du fougueux dominicain, très supérieurs à d'innombrables homonymes de but et de manière fort différents, font époque dans l'histoire de la méthode théologique et apologétique; leur originalité n'empêcha pas leur succès, car ils ne comptèrent pas moins de vingt-sept éditions successives.

D'autres élèves de l'université espagnole, devenus maîtres à leur tour, devaient répandre au loin sa doctrine et ses méthodes : tel, à Rome, le jésuite Tolet, Maldonat à Paris; en Allemagne, leur confrère Grégoire de Valencia; Bañez et Suarez se formèrent à la même école, dont Molina, lui aussi, subit fortement l'influence. Parmi les théologiens du Concile de Trente, l'on ne compta pas moins de soixante-six anciens élèves ou professeurs de Salamanque, qui collabora ainsi, d'une manière particulièrement glorieuse, au grand œuvre de la Contre-Réforme et à l'organisation de la défense contre le Protestantisme.

* * *

Lorsqu'en 1560, après trois semaines de noviciat, Robert Bellarmin vint faire sa philosophie au Collège Romain, il y entendit expliquer, en même temps que les Météores d'Aristote et la Métaphysique, les Géorgiques de Virgile. C'est que l'humanisme avait pénétré dans les citadelles les mieux gardées de la scolastique, y répandant, avec le souci de la forme et le culte des beaux-arts, des idées nouvelles qui favorisèrent singulièrement le développement des disciplines positives.

S'il ne produisit point de génies, l'humanisme n'en exerça pas moins, sur l'éducation et la pensée modernes, une influence profonde. Ses grands représentants, Pic de la Mirandole en Italie, Érasme aux Pays-Bas, le bienheureux Thomas More en Angleterre, Reuchlin en Allemagne, Lefèvre d'Étaples et Robert Estienne en France, admirateurs et disciples de l'antiquité païenne, accréditèrent dans les milieux savants de la Renaissance un esprit et un principe à peu près ignorés avant eux. Cet esprit, c'est l'esprit d'indépendance de la raison individuelle, qui se trouve déjà en germe dans la philosophie occamiste, et qui s'appellera chez les réformés esprit de libre examen; ce principe, c'est celui du retour aux sources et du souci des textes authentiques : « *Christum ex fontibus praedicare* ». La diffusion de cet esprit et de ce principe hâta l'éclosion de la critique historique

et de ses méthodes autonomes, La théologie elle-même ne fut pas sans en subir indirectement l'influence : l'on y voit apparaître, en effet, l'exégèse critique, l'histoire ecclésiastique et la patristique.

Dès le XVe siècle, les études scripturaires furent bouleversées et transformées. L'exégèse de Laurent Valla, de Marsile Ficin, de Pic de la Mirandole, prétend s'affranchir de la contrainte imposée jusqu'alors par la Tradition et par l'autorité religieuse. Les humanistes n'ont que méfiance et mépris pour la Vulgate et ce qu'ils appellent ses contre-sens et ses barbarismes. Érasme publie en 1516 son Nouveau Testament « *ad graecam veritatem* » accompagné d'une nouvelle traduction latine, édition d'ailleurs trop vantée, comme on le reconnaît aujourd'hui. Malgré leurs excès, ces exigences audacieuses, ces critiques intempérantes contribuent à donner une orientation nouvelle à l'exégèse catholique, qui se fait plus rigoureuse, plus scientifique, tout en restant soumise au magistère et fidèle à la Tradition. Désormais on examine longuement, minutieusement, les points obscurs, on serre le texte de plus près, on recourt à l'hébreu ou au grec. Dès 1533, trente-cinq ans avant la *Bibliotheca sancta* de Sixte de Sienne et la *Clavis Scripturae* de Flaccius Illyricus, les trois premiers livres du *De ecclesiasticis scripturis et dogmatibus* du turnhoutois Driedo constituent un véritable manuel d'introduction à l'Écriture Sainte.

L'on vit en un temps d'efforts et de rapides progrès. De Melchior Cano qui écrit vers 1550 à Bellarmin qui publie en 1586, l'information et le sens critique se perfectionnent remarquablement. Pour établir l'authenticité de l'Épître aux Hébreux, Cano n'apportait aucun témoignage antérieur au Ve siècle. Bellarmin, au contraire, remonte beaucoup plus haut, cite Tertullien, saint Cyprien et les auteurs des premiers siècles dont il connaît les œuvres par Eusèbe (1).

(1) Ce progrès, de Cano à Bellarmin, ne doit pas s'expliquer uniquement par la découverte ou la publication de textes inédits : la dissertation d'Alphonse de Castro sur l'Epître aux Hébreux, dès 1546, s'appuie sur des témoignages anciens et nombreux, faisant état de la lettre de saint Clément aux Corinthiens, de l'épître du Pseudo-Barnabé, etc.

Les mêmes efforts et les mêmes progrès se remarquent dans l'histoire ecclésiastique. La critique des textes naît au XVe siècle. Dès 1430, Nicolas de Cusa tenait déjà pour suspectes certaines parties des fausses Décrétales. En 1444, Laurent Valla critiquait le symbole des Apôtres. Mais c'étaient là des tentatives isolées, parfois aventureuses, plus souvent timides. On était loin encore de la fermeté, modérée à la fois et audacieuse, de Bellarmin et de Baronius dans la discussion des mêmes Décrétales, des légendes du bréviaire et des Actes apocryphes des Apôtres.

Baronius fut vraiment le père de l'histoire ecclésiastique aux temps modernes. Ses *Annales*, publiées de 1568 à 1607 pour répondre aux Centuriateurs de Magdebourg, renouèrent enfin la tradition, depuis près de mille ans interrompue, d'Eusèbe de Césarée, de Socrate et de Théodoret. Le travail du savant oratorien fut aidé parfois, mais plus souvent alourdi par l'apport incessant de documents nouveaux, qui l'obligeaient à reviser ses théories et ses conclusions. Telles les collections conciliaires : en 1524, Merlin publiait à Paris les Actes de cinquante-cinq conciles; quatorze ans plus tard, Pierre Crabbe en éditait à Cologne plus de cent trente, avec une rigueur critique que ne gardèrent pas les éditions postérieures, plus riches, mais moins sûres, de Surius ou de Nicolini-Bollanus.

Sous la poussée de l'humanisme, et souvent avec l'aide des Grecs réfugiés en Occident depuis la chute de Constantinople, la patristique, elle aussi, prend un rapide développement. Les œuvres des Pères se publient à Bâle, Ingolstadt, Cologne, Paris. Bellarmin censure en 1589 la *Bibliotheca sanctorum Patrum* de Margarin de la Bigne. Si imparfaite qu'elle fût, cette grande collection était pourtant le couronnement de nombreux et patients travaux. En 1519, lors de la dispute de Leipzig, Jean Eck fut surpris par les nombreux textes grecs qu'apportait Luther, et dont il ignorait encore l'existence. Peu connus dans les premières années du XVIe siècle, les Pères grecs ne sont d'abord publiés qu'en traduction. On compte, de 1478 à 1555, dix-neuf éditions latines de saint Ignace d'Antioche, dont le premier texte grec

ne paraît qu'en 1557. La vieille traduction latine de saint Irénée est rééditée onze fois, de 1526 à 1567, tandis que les premiers fragments grecs de l'*Adversus haereses* ne sont publiés qu'en 1570.

Ces premières éditions, latines et grecques, présentent d'énormes lacunes que de nouvelles découvertes viennent combler chaque année : Bellarmin dut connaître, entre 1562 et 1600, trois éditions de plus en plus complètes de saint Grégoire de Nysse. De même pour saint Éphrem et pour bien d'autres.

Plus grave que ces lacunes inévitables, le manque de critique des éditeurs embarrassait fort les savants et les théologiens. Force était à chacun de critiquer soi-même les recueils encombrés d'apocryphes. De là les catalogues d'auteurs comme l'*Apparatus sacer* de Possevin et le *De scriptoribus ecclesiasticis* de Bellarmin, dont la première rédaction, datant de son séjour à Louvain en 1570, examinait déjà plus de cent cinquante écrivains ecclésiastiques.

* * *

Ce n'était pas tant l'amour désintéressé de la science qui animait les exégètes, les historiens et les érudits, que le souci, plus noble assurément, quoique moins fécond en progrès de défendre l'Église et la vérité contre les attaques de l'hérésie. Mieux que le renouveau de la scolastique et les progrès de la positive, le rapide développement de la controverse caractérise la théologie du XVIe siècle. Pendant plus de cent ans, si l'on excepte les catéchismes et les travaux d'érudition, dont beaucoup, cependant, respirent l'atmosphère belliqueuse des ateliers militaires, on ne publia guère que manuels ou traités de controverse.

Les premiers d'entre eux sont incomplets, imparfaits. Il fallait bien, si mal préparé qu'on fût, répondre aux premières attaques. Ce fut là le grand mérite de Jean Eck, de Cochlée, de Clichtove, de dominicains comme Faber, de franciscains comme Herborn, et des docteurs louvanistes en qui Luther trouva de redoutables adversaires : Ruard Tapper, Jacques Masson ou Latomus, Driedo et bien d'autres. Mais les querelles

religieuses enflamment les passions et aveuglent l'esprit. Plus d'un polémiste ressemble à ce pieux charretier flamand qui voulait entendre deux messes chaque jour en haine des hérétiques. Cette haine, que l'on prend souvent pour une sainte ardeur, empêche de comprendre le contradicteur qu'on injurie. Impossible de rester impartial, sereinement objectif, les esprits modérés en conviennent. L'amour-propre, note Herborn (1), vous empêche de voir la vérité et vous fait défendre, parce qu'elles flattent vos aises ou vos goûts, des thèses qui répugnent au sens commun. On s'embrouille dans la discussion, les arguments portent à faux, et l'adversaire, fort à l'aise s'il sait garder son calme, ne trouve aucun coup à parer.

Bientôt cependant, la lutte s'organise. On distingue les uns des autres les points controversés; on écarte les dogmes que prétendent laisser intacts les protestants. Des exposés d'ensemble apparaissent, d'abord du côté hérétique. Tels les *Loci theologici* de Mélanchton, plusieurs fois remaniés, et bientôt expliqués par Chemnitz, l'*Institution chrétienne* de Calvin et sa *Lettre à François Ier*, que le franciscain Horantius jugea digne d'une réfutation minutieuse, presque littérale.

Les catholiques ne tardèrent pas à s'apercevoir que nombre de leurs arguments, excellents en eux-mêmes, étaient inutiles, l'adversaire ne leur reconnaissant aucune valeur. Il fallait donc chercher un terrain de combat où se rencontrer, un principe admis sans conteste dans les deux camps. Bellarmin en signala la nécessité dans la préface de ses *Controverses*. Avant lui, personne peut-être ne la nota clairement, sinon Alphonse de Castro dans son *Adversus omnes haereses*. L'on remarqua cependant peu à peu l'importance capitale de deux questions : celle de l'Écriture et celle de l'Église. Ces deux questions, solidaires entre elles, constituaient comme le pivot de toutes les discussions. Les catholiques en appelaient à un « *Judex controversiarum* », exigeant que l'on confiât cet arbitrage suprême à l'Église Romaine. Les protestants, au contraire, ne voulaient entendre parler

(1) *Enchiridion, Ad lectorem*. Corp. Cath., Fasc. 12, p. 6.

que de la Bible. Pour eux, le pape était l'antéchrist; la Tradition perdait donc son sens et sa raison d'être, et l'interprétation individuelle des Saints Livres était soustraite à toute autorité.

La question scripturaire fut agitée dès les premières années de la Réforme. Aussitôt après, il fallut défendre l'Église qu'attaquaient les plus grossiers pamphlets et les calomnies les plus injurieuses. Dès 1525, Latomus publiait deux petits traités : *De Ecclesia* et *De primatu romani Pontificis*. En 1578, paraissait le *De principiis fidei* de Thomas Stapleton. Cet Anglais, exilé par la persécution, et professeur de controverse à l'université de Douai, notait déjà, sept ans avant Bellarmin, que toutes les discussions se concentraient, en fin de compte, autour de l'article *De credenda Ecclesia*.

Ces controversistes, et d'autres encore, comme Noguera, Sanders, Pierre Cuneri, Cano, Pighius, Hosius, Gérard Jansen, méritèrent bien de l'Église. Ils en furent les champions invaincus, et, par le fait même, ils furent les instruments d'un réel progrès dogmatique. Jamais le dogme même de l'Église n'avait été attaqué avec autant de violence; jamais non plus il n'avait été si vaillamment défendu, ni précisé avec un sens théologique aussi rigoureux. Ne devons-nous donc pas à ces vieux lutteurs la constitution *De Ecclesia Christi* du dernier Concile, et l'intelligence plus profonde, par la théologie contemporaine, du caractère essentiellement ecclésiastique de la religion chrétienne? Plus que tous ses prédécesseurs, saint Robert Bellarmin, « le prince des controversistes », a droit à notre reconnaissance. Son grand nom ne doit pourtant pas nous faire oublier les ouvriers de la première heure qui surent accomplir avec succès, parfois même avec gloire, une tâche en leur temps plus difficile. Sans leur travail, Bellarmin — il le reconnaît lui-même — n'aurait jamais pu composer les *Controverses de la foi*.

A. HAYEN, S. I.